

Un grand nombre d'habitants des campagnes sont portés à se faire illusion. Ils se disent: "Oh! si nous étions comme les gens de professions, comme les habitants des villes! Eux, ils sont heureux; ils vivent à ne rien faire."

Qu'ils ne s'y trompent pas. Les habitants des villes qui réussissent le mieux sont en proie aux inquiétudes et aux soucis de toutes sortes; et qu'on juge de la situation de l'homme de profession que ne fatigue pas la clientèle, quand il voit arriver le soir sans savoir de quoi il vivra le lendemain. Mais le cultivateur, lui, à ses occupations de chaque jour, et s'il travaille consciencieusement, s'il ne ferme pas l'oreille aux conseils qu'on veut lui donner, la terre est une bonne dépositaire qui lui rendra avec usure ce qu'il lui aura confié.

Et puis, quel jouissance, quelle liberté dans la vie de l'agriculteur! Qu'il ne rougisse donc jamais de la belle position dans laquelle la Providence l'a placé. La culture est l'état normal de l'homme celui pour lequel Dieu l'avait créé tandis que la vie de comptoir, la vie de bureau, voire même la vie de manufacture est une anomalie, un non sens; suite de la peine portée contre nos premiers parents prévaricateurs.

Que le cultivateur aime donc son état et qu'il fasse tous ses efforts pour le faire aimer à ses enfants. Et s'il est trop à l'étroit chez lui pour les établir convenablement, qu'il aille s'emparer de ces belles terres de nos townships qui n'attendent qu'une main active qui les défrichera pour rapporter de beaux profits et enrichir leurs possesseurs.

Ces quelques idées que nous nous contentons aujourd'hui de jeter sur le papier sans les développer, seront le thème favori, le sujet particulier sur lequel nous reviendrons bien souvent, et cela nous osons l'espérer, pour le plus grand avantage de nos lecteurs.

L'APICULTURE.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur la correspondance de M. Valiquet, apiculteur bien connu de cette partie de la Province; correspondance qui n'est que le commencement d'un travail que ce monsieur a promis de nous donner sur les abeilles. En lisant cet écrit attentivement; le fermier pourra voir que tout en tenant les manèges de sa charrue et en cultivant son champ, il peut en élevant des ruches à miel, augmenter joliment ses

revenus. Sachons mettre à profit tous les moyens que la Providence prodigue à celui qui veut se donner la peine de les exploiter. Ne laissons pas de trésor enfoui dans la terre comme le talent du serviteur négligent et infidèle, mais efforçons-nous de le faire profiter le plus possible.

Comme il n'est personne plus apte à enseigner une chose que celui qui la pratique depuis longtemps, nous prions nos amis de la campagne, et tous les agriculteurs qui ont mis de côté les habitudes routinières pour se livrer à une méthode de culture raisonnée, de bien vouloir suivre l'exemple de M. Valiquet, de nous honorer de leurs conseils et de nous faire part de leur expérience. Nous comprenons que la main qui tracera parfaitement un sillon ne pourra peut-être pas toujours rédiger de même une correspondance mais les explications que l'on voudra bien nous faire parvenir ne serait-ce que des notes, seront toujours reçues avec reconnaissance.

LA CULTURE DES ABEILLES.

M. le Rédacteur.

Je suis vraiment flatté de l'honneur que vous me faites en me priant de donner, aux lecteurs de votre journal, quelques renseignements sur la culture des abeilles en Canada. Le profond intérêt que je prends à tout ce qui peut faire la prospérité et la richesse de mon pays m'aurait, depuis longtemps engagé à le faire, si je n'en étais empêché par mon peu d'habileté à manier la plume.

Mais comme on peut dire que les personnes qui font profession d'un métier, quelconque, ont plus de capacité dans leur branche que ceux qui ne la connaissent pas, n'étant pas écrivain mais apiculteur de mon métier, je pourrais peut-être comme tel, étant au milieu de mes abeilles, donner des leçons d'apiculture pratique dont plus d'un de vos lecteurs ferait assurément son profit. Si dans mes écrits, je puis me faire comprendre et réussir à faire produire, pour parodier l'expression d'un célèbre penseur, deux livres de miel là où il ne s'en produisait qu'une auparavant, je serai content, et je n'en attendrai aucune autre récompense que la satisfaction d'avoir rendu un service, ou plutôt d'avoir rempli un devoir.

Je crois devoir appeler l'attention des personnes de la campagne sur les avantages que l'on peut retirer de la culture des abeilles, et sur les pertes que le pays fait chaque année en négligeant cette branche profitable d'industrie apicole.

M'étant appliqué depuis 36 ans à cet art, je peux en parler, non pas comme le font beaucoup de personnes, sur de simples théories puisées dans des livres ou dans des journaux, mais d'après des expériences nombreuses et une pratique régulière sur une assez grande échelle. C'est donc sur des faits véri-

fiés, par moi-même que je me crois autorisé à conseiller aux agriculteurs de se livrer à cette industrie qui ne les détourne point, ou les détourne peu de leurs autres travaux, et qui, pour rapporter des profits, demande moins de temps et d'argent que toute autre.

Si l'on réfléchit qu'on moyenne chaque mille carré de pays peut nourrir au moins cent ruches on verra combien de millions on laisse perdre annuellement.

Dès la plus haute antiquité, les abeilles ont été le sujet d'un intérêt tout particulier et ont attiré l'attention non seulement de personnes illétrées et ignorantes, mais du savant et du naturaliste. Le mystère qui les a si longtemps enveloppés ainsi que leurs habitudes, n'a pas ajouté peu au zèle avec lequel on a travaillé à connaître leur histoire.

Les découvertes faites dans les dernières quinze années, ont tellement mis au jour et les lois et l'instinct de l'abeille qu'il n'existe plus un seul point important à l'état de controverse ou de mystère; et vu la lumière maintenant répandue sur ce sujet, aucune branche d'économie ne saurait être régularisée d'une manière plus définitive ou conduite avec une certitude plus absolue de succès.

Je ne recommanderai rien que je n'aie pleinement mis à l'épreuve et ne donnerai aucune règle que je n'aie moi-même suivie avec profit. Cette culture ne requiert qu'un petit capital, et si peu de forces et que l'homme de travail peut en faire une récréation agréable et les personnes faibles, une occupation des plus rémunératives.

Il n'y a aucune partie de travail requis qui ne soit convenable aux femmes. — Surtout pour la plupart de nos fermières canadiennes qui s'occupent elles mêmes de la culture de leur jardin potager; elles pourraient fort bien, en ayant quelques connaissances apicoles, s'occuper en même temps des soins à donner à une vingtaine de ruches d'abeilles, sans aucun dérangement pour elles. — Mères de familles, elles apprendront à leurs enfants à se familiariser de bonne heure avec les abeilles, ces modèles des travailleurs.

THOMAS VALIQUET

Apiculteur.

[A continuer.]

VACHES LAITIÈRES.

Voici qu'arrive le temps de la parturition pour les vaches; il faut avoir soin de les bien traiter de leur donner une nourriture saine, mais pas trop abondante, de manière qu'elles aient assez d'embonpoint sans être grasses. L'étable doit être bien aérée et l'on doit faire sortir les vaches chaque jour à moins que le temps nesoit mauvais. Évitez de les presser lorsqu'elles sortent de l'étable ou qu'elles yentrent et prenez garde qu'elles ne se battent entre elles.